

Prologue

Le secret du banc

Le réveil sonna, j'ouvris les yeux sur ce jeudi ordinaire,

Le jeudi une journée bloquée par les autres jours de la semaine, sans aucune espérance.

Je sortis et me dirigeant banalement vers la routine carcérale.

Nous étions en octobre, le froid poussait le soleil et les nuages laissaient tomber la pluie.

Quand tout à coup, je cru entendre la voix d'un enfant. « Attends, attends, monsieur »

Je m'assis sur le banc pour mieux l'écouter, ce banc que je n'avais jamais remarqué avant.

Il était là, sorti de nulle part, froid en acier gris comme ce ciel d'automne,

Je passais devant chaque jour, sans jamais l'avoir remarqué.

La pluie semblait tout à coup, nous offrir une trêve.

Assis là, l'enfant qui devait avoir moins de 10 ans me dit :

- Est que je peux te dire un secret, monsieur ?
- Bien sûr mon petit, vas-y.
- Mais tu me promets de le dire a personne !!!
- Je le rangerai dans la boîte des secrets, elle est juste au-dessus de l'oreille droite, cachée dans ma tête.
- Ah et tout le monde en a une ?
- Je crois, oui
- J'aimerais te dire un truc, pendant les vacances j'étais chez ma mamie, mon papi et mon tonton qui habite avec eux car il va à une très grande école. Il va bientôt passer le concours pour savoir s'il est assez intelligent. Après le manger du soir, je suis monté dans sa chambre, car quand je m'ennuie j'aime bien faire le grand, écouter de la musique de grand, essayer de lire Tintin mais surtout faire la bagarre. A la fin de la bagarre j'étais coincé sur le ventre et il a bougé sur moi pendant quand même assez longtemps car j'ai eu mal aux bras à force. En plus il était comme quand a beaucoup couru, il soufflait fort derrière ma tête, après il m'a lâché mais j'étais tout mouillé dans le dos.

J'étais paralysé par ses mots, les yeux dans le vide, sans réponse à donner, puis il rajouta :

- Est-ce que c'est normal comme bagarre, parce que j'étais bizarre après et mon tonton n'a plus voulu que j'aille dans sa chambre ? J'ai fait une bêtise ?

A cet instant, Je ne puis répondre que :

- Non, non ce n'est pas une bêtise, mais tu devrais en parler à tes parents.
- Je t'ai dit que c'était un secret et de toute façon, c'est pas grave parce qu'il part de chez mamie pour aller dans une école encore plus grande donc je pourrais dormir dans sa chambre, maintenant.

Il se leva, parti d'un pas léger, sans dire aurevoir.

Puis la pluie reprie sa routine, refermant la parenthèse du banc et de l'enfant.

Tout était comme un jeudi d'octobre tout sauf moi, qui laissait la pluie glissée sur mes joues, crucifié sur la croix de son histoire.

En marchant sur mon chemin, je pensais à sa boîte à secrets devenue une arme programmée à exploser, le jour où son secret sera trop grand, trop lourd pour tenir dans cette simple boîte.

Comment cet enfant, devenu grand résistera au souffle de cette vérité dévastatrice ?

Les reproches, la culpabilité, fondation du mur, le coupant des autres, l'empêchant de forger son être et bâtir son futur. Quel homme sera-t-il ?

Pourra-t-il connaître ses cousines, sans avoir peur d'être coupable de son silence ?

Les questions fusaient dans mon esprit. Je fis demi-tour en courant pour rattraper l'enfant du banc, lui dire que je l'aiderai à en parler tout de suite et à être entendu.

Mais je l'avais perdu et même si chaque jeudi matin j'espérais le croiser. Il avait disparu pour toujours.

Alors un lundi, je décidais d'ouvrir ma propre boîte.

Partie 1 : Il faut bien naitre

J'ai démarré un peu comme une blague. Ma mère avait déjà fait le coup du poisson d'avril, donc j'ai choisi le 1^{er} mai, la fête du travail. Au moins quitte à démarrer, autant choisir un jour férié. On peut dire, pénible pour tout le monde, à l'hôpital moins de personnel, dans la rue manifestation communiste, mais moi je démarre ma vie en congé.

Il paraît que ma mère a eu le mal le plus horrible et interminable de sa vie, mais comme elle terminait toujours ce récit complètement impudique par « c'était le plus beau jour de ma vie ». J'ai longtemps pensé, qu'elle avait trop peu d'ambition dans la vie, ou que j'avais le don incroyable de transformer la douleur en bonheur. Une sorte de précoce maître sado.

J'ai rapidement su que je n'avais pas de don et je découvris bien plus tard, que le rêve de certaines femmes de ma famille maternelle était de gagner le titre de cosette univers. Une compétition où les concurrentes trouvent le moyen d'être fier en public de leurs malheurs sans oublier le côté spectacle nécessaire au niveau international.

Je vous donnerai juste une illustration pour que vous appréhendez mieux le niveau de cosette mondial FICA. « Fédération Internationale Cosette Association »

Ma grand-mère venue voir ma mère à l'hôpital après une intervention au sein. Nous étions tous à fleur de peau car à l'issue de l'opération, nous saurions si la grosseur était cancéreuse ou pas. Par chance rien de grave et après une simple opération, il n'y aurait plus de suite. Donc avec la joie du soulagement ma mère lui annonça dans la chambre, « non finalement rien de grave, ce n'est pas cancéreux » et là j'ai vu l'énorme déception, ma fille n'a pas le cancer et ma grand-mère répondit « on est venu pour rien, alors !!! ». Pour elle c'était comme un penalty raté en final de coupe de monde.

Avec une fille mourante d'un cancer, elle remportait haut la main la qualification départementale voir régionale avec un peu de chance. Maintenant il fallait annoncer la nouvelle aux voisines, sa fille ne mourait pas d'un cancer. Je suis sûr qu'elle a eu trop peur de perdre son avance pour l'annoncer autour d'elle.

Plusieurs années après, en allant chez elle, nous croisâmes sa voisine qui fut stupéfaite de voir ma mère toujours en vie. Oui ma grand-mère avait dopé son malheur. Elle avait dû dire une chose comme « je préfère ne plus en parler, avec cette maladie on ne sait qu'une chose, au final on en meurt toujours ».

Malgré les efforts de l'ensemble des générations familiales maternelle, elles échouèrent toutes. Il y avait toujours, une guerre, la pauvreté en Afrique, les enfants travaillant en Asie, des jeunes femmes sans papier sur le trottoir, le Sida

Nous devons leur remettre tout de même, le prix de la combativité. Toute ma vie, j'ai observé leurs efforts, l'imagination et la persévérance dans l'engagement. Jamais elles ne baissaient les bras, espérant une année de paix, sans attentat ou d'accident d'avion ou mieux avoir un proche, victime d'une de ces catastrophes.

Sinon le 1er mai 1974 je suis né, en pleine santé et oui ennuyant jusqu'au bout du début.

Partie 2 : Une enfance multi maternelle

A l'époque il n'y avait pas tant de famille recomposée, moi j'ai grandi jusqu'à mon adolescence en famille trop composée. J'avais trois femmes qui prétendaient m'élever en même temps.

La première ma mère, celle qui disputait la cosette internationale. En achetant un logement tout près du travail de mon père, pour ma mère son sacrifice était de 3 heures pour aller et revenir du travail chaque jour : un bus, un train, un RER, un métro et les pieds pour finir. Quand elle rentrait, inspection et ménage réparateur des dégâts de la journée.

J'ai grandi avec l'image de ma mère allongée au ras du sol pour voir, grâce au reflet de la lumière, s'il n'y avait pas de trace au sol. Le Week end, aspirateur à 7h avec évidemment Capri c'est fini, ou la maladie d'amour à fond. Nous pourrions la comparer à une gardienne de musée avec ses napperons et ses bibelots figés à la même place pour l'éternité avec la satisfaction de se plaindre de vivre un quotidien si épuisant. Mais une championne doit travailler dur pour préparer la compétition.

La seconde, ma marraine qui vivait presque chez nous, sœur de mon père s'occupant de ma grand-mère. Ma marraine m'achetait tout ce que je voulais, faisait tout ce que je voulais. M'emmenait en voyage à 9 ans j'avais vu l'Irlande, la Grèce, l'URSS, la Tunisie, la Sarthe cherchez l'erreur. Tellement que j'ai fini par l'appeler aussi maman. On pouvait la comparer à une mère Noël, sans attendre décembre ou besoin de faire de lettre. La lutte était acharnée entre la gardienne de musée et la mère Noël. Ultime provocation sa maison était toujours sale et en désordre.

La dernière, enfin celle qui passait vraiment les journées avec moi. M'amenant à l'école, venant me chercher. Ma grand-mère, protectionniste aimante, personne ne pouvait me rendre triste. C'était interdit. Même mon père ne pouvait oser me corriger devant elle. Elle était mon bouclier anti malheur. Je me rappelle d'un après midi, je voulais une glace à la vanille et il n'y avait que fraise, ma mère me donna ce parfum non désiré et j'ai écrasé le cornet sur sa chemise, il faut pas exagérer je n'aimais pas la fraise. Mon père me puni et me donna une bonne fessée méritée. Ma grand-mère se leva et gifla son fils de 45 ans. Heureusement que j'ai finalement aimé la fraise.

Il reste mon père. Il m'aimait mais avec la horde féminine qui se dressait entre nous et le fait qu'il ne connut jamais son père, nos contacts restaient rares. Il était là mais il ne pouvait pas faire trop de vagues, sinon sa vie aurait ressemblé à une course du rhum sans voile. Nous avions notre espace, quand il m'amenait au foot, ce moment était à nous. Ma seule parenthèse masculine et paternelle.

Alors pour résumer, mon enfance je dirai : pas de problème scolaire, sans trop travailler mais ça j'avais fait ce choix avec le jour de ma naissance. La santé correcte, avec 2 opérations quand même. La première pour retirer du liquide d'un pectoraux quand j'avais 20 jours et

puis une opération à Necker à 5 ans après un coup de pied, dans la cour et dans un endroit particulier heureusement sans complication. Sauf après l'hôpital chaque semaine pendant deux mois il fallait me tirer sur un élastique qui partait de l'aîne à mes bourses. Je démarrai ma relation avec la médecine de drôle de façon. A quoi pouvait bien servir cet élastique ? cela reste encore un mystère à ce jour. J'étais certainement à 6 ans, l'enfant qui avait montré, dans les sociétés habillées, le plus son pénis à des inconnus.

Entouré d'un bouclier défensif, d'une mère Noël et d'une gardienne de musée. Le foot avec mon père paraissait d'une curieuse simplicité. Tout cela en étant fils unique et le dernier héritier du nom paternel malgré les 12 frères et sœurs de mon père.

Partie 3 : adolescence liberté impersonnelle

Mon bouclier déclina peu à peu. Il y eu de nombreuses batailles, celle de la mémoire donna des scènes incroyables. Dont une à l'hôpital au réveil d'une ablation de rein qui révéla son ennemi mortel. Elle sauta du lit malgré les barreaux et décida de rentrer chez elle, mais tomba dans l'escalier.

Nous étions là dans sa chambre, elle ne reconnaissait que mon père et moi.

Elle insultât ma mère et sa fille devant nous. Les inondant de tous les mots « Ah les deux salopes elles sont en retard, elles doivent encore trainer dehors ». Pour moi c'était un spectacle incroyable, je me demande si elle n'en a pas joué quelque fois, pour se venger ou pour être tranquille.

Plusieurs jours après son départ de l'hôpital, Ma marraine la voyant boiter lui demanda : « tu boîtes tu as mal », elle répondit : « non non ». Après m'avoir gardé durant plusieurs journées. Elle vu son tibia violet et une énorme bosse sur le dessus. Elle marchait avec trois tibias. Elle devait me garder à tout prix.

Son existence dure et sans répit, avait surement relativisé la notion de douleur et fait disparaître les plaintes. Elle eut deux maris et ils moururent juste après l'avoir mise enceinte de leur dernier enfant respectif. Elle éleva douze enfants seuls, durant les années sombres des guerres, sa dernière ma marraine naissa en 1946 et mon grand-père la laissa en 1950. Elle éleva sa tribu dans les maisons en cartons de banlieue parisienne dans une France en reconstruction, celles que les pauvres de l'Abée de pierre rendurent célèbres un certain hiver 54.

Ma dernière image d'elle fut un mercredi après-midi dans une maison de retraite. Dans le couloir on devinait sa chambre par les cris qui frappaient les oreilles. Elle souffrait tellement qu'ils durent l'attacher au lit. Elle ne reconnaissait plus personne depuis longtemps, mais quand j'entra dans la chambre, tout en continuant à se tordre de douleur, les cris disparurent. Je lui ai pris sa main ligotée aux barreaux de son dernier lit et nous échangeâmes tout notre amour par nos derniers regards, elle sut me dire aurevoir, à onze ans on ne sait pas on ressent. Dans la nuit elle abdiqua, la guerre fut longue, plusieurs années, les troupes d'occupation avaient tout détruis. Elle dut pour la première fois se rendre à l'ennemi.

Cet évènement et un autre qui n'en n'étais pas un à l'époque, me sorti de l'enfance et me projeta vers l'adolescence.

Personne n'est vraiment préparé à cela et après une enfance entouré d'adultes. Je découvris mes contemporains et pour être honnête, je les trouvais insipide, sans intérêt pour le dire clairement « chiants ». Heureusement un groupe d'ami remplaça ma solitude et me donna un début de confiance en moi. Je découvris l'amitié, les pétards, la musique, les feux en pleine nature, et la mobylette. Une dizaine de copains de banlieue sur des 103, MBK ou solex, pas une bande de voyous plutôt des jeunes polis qui ne voulaient pas s'ennuyer tout le temps, comme le plus part des ados de la périphérie parisienne.

Mon meilleur ami était parmi eux et nous avons pleins de points communs ou peut être que je faisais en sorte d'en avoir. J'étais bien même s'il était clair que j'avais un rôle secondaire. Avec mon parcours tant qu'on m'aimait, j'étais satisfait.

Restait à découvrir l'autre sexe et je dois avouer que j'étais cet acteur de comédie romantique à qui les filles racontent tout, vous savez le garçon gentil sensible, homo que toutes les filles veulent avoir comme copain. Entre les confessions, les règles en retards, les récits intimes, les sentiments invouables, j'avais un souci c'est que je n'étais pas attiré par les hommes.

Alors entre la joie d'être aimé et la frustration de ne pas être désiré. J'ai continué mon chemin. Une fois mon physique plus acceptable car surement par pudeur je vous n'ai pas parlé de mon surpoids, j'avais peur que cela fasse trop lourd dans le chapitre.

Dans ces films romantiques, Je n'ai jamais vraiment su comment jouer la dernière scène. Nous étions les seuls garçons à dormir seuls avec des filles dans la maison que nous gardions sans même essayer une approche. Nous n'imaginions pas qu'elles pouvaient être intéressées.

J'ai de bons souvenirs de cette période, j'ai bien ri, j'ai découvert les mythes, les légendes, les religions et assez tôt je fu projeté vers une autre partie de l'histoire.

Partie 4 : L'amour

Cette partie pourrait être unique, elle démarra comme toujours lorsque rien nous prépare à cela. L'été de mon permis, je devais aller chercher un groupe de barcelonaises à la gare. J'avais reçu comme tous les étés des étrangers chez moi durant les vacances, et une amie revenait l'été suivant à Paris avec cinq amies à elle.

Nous vîmes ce groupe sortir du wagon et mon regard se figea sur l'une d'elle. Sans logique et sans raison particulière, elle était et sera différente. Une robe bordeaux flottait dans cette gare grise de banalité.

Durant les quelques jours qui suivirent, nous avons baladés la troupe, la seule chose qui comptait pour moi, c'était d'être près d'elle. Nous ne pouvions pas trop échanger, elle parlait un peu français, bien mieux que mon espagnol ou mon catalan. Ce n'était pas très important, jamais j'avais ressenti autant de bien être qu'en sa présence. Pas besoin de parler pour s'émerveiller.

Nous devons partir en Bretagne avec mon ami, avec tristesse je cru fermer cette belle rencontre d'été. Arrivé sur place, nous ne trouvions pas de campings et en fin de journée. Nous avons perdu nos papiers et notre argent.

Il fallait retourner à Paris, je pourrai la revoir. Mon ami à toujours pensé que j'avais fait exprès, c'est faux. Finalement, Le destin existe peut-être ?

La première chose que je fu arrivé à Paris, c'est une planque devant l'immeuble de la cité universitaire où elles dormaient et oui à l'époque pas de portable. Il fallait se voir pour se parler. Alors qu'elles rentraient, n'osant pas au premier essai, je fini par avoir moins peur que d'envi. Frappant à une des portes, c'est elle qui ouvra mais claqua la porte à une telle vitesse qu'il me semble encore entendre le bruit de la porte fracassant tous mes espoirs.

Il ne restait que quelque jour pour profiter du bonheur d'être avec elle. A ce moment je ne savais pas que nos trois prochaines années s'écouleraient qu'au rythme de respirations trimestrielles. Il fallait profiter de chaque seconde, prendre assez d'oxygène de bonheur pour pouvoir respirer malgré le désespoir des séparations. Normalement dans un film, il y a qu'une scène de quai de train, d'aéroport et de bord de route, nous nous vivions l'éclatant bonheur de se retrouver et la chute ténébreuse des séparations, plus souvent que les saisons.

Et il y eu un premier rendez-vous, avant tout ces appels dans les cabines et toutes ces lettres, rien n'était électronique ou portable. C'était notre encre qui voyageait vers l'autre et nos pas qui nous offraient la mélodie des voix journalière. Tous les jours il y avait un espoir, une étincelle de temps heureuse.

Le courage n'est venu, qu'au dernier instant. Au bord du boulevard des maréchaux, le dernier passage piéton avant de la raccompagner le dernier jour. Chaque traits blanc au sol me faisait penser à un décompte, enfin le courage est venu quand le passage disparaissait de ma vie, mon cœur a su parler à la place de mon cerveau. Cette nuit unique sera notre cérémonie d'ouverture, une nouvelle vie. Jamais plus seul mais jamais autant séparé. Un

premier baiser d'été sur le banc de Mars près de la flèche de lumière ouvrant le ciel à notre histoire.

Au petit matin son bus l'emporta vers son été olympique et quand sa main se sépara de moi. Il fallut trouver une raison d'espérer, ce fut ainsi durant les quarante mois suivants. Le temps ne paraît rien quand il ne peut vous arrêter. Encore aujourd'hui les mois poussent les années, le passé est devenu un présent pour faire espérer notre avenir.

Partie 5 : Sauver le monde

A l'Age des premiers pas professionnels. J'ai fait partie de l'équipe des sauveteurs du monde. La jeunesse pleine d'amour et de promesse d'un monde tourné vers les autres.

J'ai donc décidé d'être éducateur spécialisé, noble cause et je voulais servir à quelque chose dans la société. Mon début fut dans un bureau auprès d'un directeur qui avait franchi tout le postes du travail social.

Et quand j'ai fini de répondre à ses questions. Il m'a dit « surtout ne fais pas semblant dans ce travail et quand tu en aura plus besoin, change de métier ». Du haut de mon expérience pubère, j'ai pensé il ne me comprend pas, il est trop vieux.

Ma première expérience fut dans un centre pour jeune adolescente. Au travers du récit de leurs vies, j'ai compris qu'elle pouvait être tellement dure, que l'image du chemin à parcourir était pour les chanceux comme moi. Elles n'avaient même pas de chemin, depuis qu'elles étaient nées, on avait tout fait pour le faire disparaître.

Ma seconde expérience fut avec les enfants autistes. Jamais j'ai pu voir aussi clair sur l'existence qu'au travers les yeux de leurs mondes. Ils m'ont donné un très beau cadeau, relativisé les problèmes et ne jamais juger l'inconnu mais aussi le proche que l'on croit connaître si bien.

Il y eu un moment fondateur. Il était 16h30, derrière un portail vert au bout de mes doigts, une petite fille de 8 ans me tenait la main.

Ce n'était qu'une école de banlieue, l'heure était celle du retour à la maison, du goûter, des devoirs et des dessins animés.

Quand tout à coup, une femme s'effondre en larme assez loin pour ne pas la reconnaître, mais bien assez près pour être certain de sa destination.

Alors une fois à ces côtés, je me rendis compte que ses larmes jaillissaient de l'amour maternelle. Cette amour était devenue une arme de destruction morale. Elle souffrait de ne plus pouvoir être avec son enfant. Elle avait honte au cœur de l'orage de sa vie de mère.

Quel que soit les origines, l'épuisement, la solitude après l'abandon de la lutte par son compagnon, les regards des autres. Elle vivait le choc des images familiales qui heurtait le quotidien de sa vie.

J'étais arrivé à cette école quelque jours auparavant. Alors avec toute l'Energie, du début d'une vie et la certitude de mon inexpérience.

L'autisme pour moi était comme beaucoup de gens, une maladie qui avait la forme de Dustin Hoffman comptant des cures dents au sol.

Je suis très vite revenu du mirage hollywoodien, à cette école normale de banlieue avec des élèves extraordinaires. Chacun était bien là avec leurs réalités aussi. Et si je ne pouvais comprendre, je devais faire partie de leurs regards, apprendre et être invité un peu chez eux.

Vous ne savez pas quand, pourquoi. Un jour ils vous tendent une invitation. Alors vous tombez comme Alice dans leurs pays pas forcément merveilleux.

Mais si nous acceptons que tout ce qui n'est pas visible pour nous, peut l'être pour d'autre et que les modèles établis n'ont pas d'emprise dans la toutes les vies. Vous ressentez à la place de voir, vous discutez grâce aux gestes du cœur.

Tous ces enfants étaient si différents, comme des planètes inconnues. Il y avait des contrées tellement sombre, fermées quelles m'effrayaient. D'autres paraissaient plus lumineuses mais ma vérité ne servait jamais à passer les frontières. Alors sans guide, vous entrez dans leur apparente solitude, leur simplicité, la normalité de leur cœur.

Je pense souvent à cette mère, ces enfants. Leurs souffrances, leurs difficultés viennent aussi de notre conformisme, nos regards et nos peurs. Leurs combats restent personnels, ils apprennent, avancent. Mais ils m'ont appris à regarder le monde différemment et surtout à les aimer comme les enfants qu'ils sont.

Puis après encore quelques expériences, les mots du directeur ont résonnés de nouveau et par le hasard de la vie. Je me suis engagé sur un autre chemin. Je n'avais plus besoin de sauver le monde pour m'aimer. Je pourrais l'aider en aimant.

Partie 6 : S'engager, un double début

Est venu l'heure des engagements d'homme. Avant d'en devenir un, j'ai lancé ma vie vers demain. Le plus important pour moi à cette époque, était de vivre pour et auprès de mon amour qui n'avait pas pu être quotidien. Nous décidâmes de vivre plus près de son soleil, au bord du bassin bleu et de son enfance.

Un été, le début de la vie, de nos espérances. L'aboutissement de notre chemin si beau et difficile, la naissance d'un mari et d'une femme. Je me souviens avec douceur et poésie de cette journée. Je vous invite à entendre la mélodie de cette chapelle perchée au temps de l'union dans un silence d'amour.

En se retournant l'on reconnaît tous les invités, ils sont entourés des pierres gardiennes du passé et témoigneront de nos promesses d'avenir.

Ces engagements aussi beaux qu'incertains.

Serons-nous toujours, la personne méritant les vœux aveugles de la plus belle des personnes ?

Serons-nous fidèles, malgré le temps et les changements, aux mots, engagement unique de son choix de vie ?

Je suis certain aujourd'hui que l'amour offert ce jour, nous oblige au bonheur de l'autre.

Je me demande si je rencontrai aujourd'hui mon amour, si elle accepterait de se marier avec moi. Je suis certain que non, alors que moi je n'oserai pas le lui demander. Devenu le rentier du trésor de notre histoire, résistant au présent et ouvrant son espoir à l'avenir.

Sans la fidélité de ce moment, le respect de nos anciennes et merveilleuses déclarations, je m'emprisonne dans le donjon du mensonge.

Il n'existe pas de carte pour toute une vie, aucune trahison sans blessure. Je me suis trahi comme chacun et c'est ma blessure la plus profonde.

L'autre grand choix a été pour moi le travail. Il fut celui du confort, du mensonge. Il fallait aider mes parents pour éviter qu'ils perdent tout.

Ce travail était simple pour moi et répondait à la plupart de mes souhaits : Séduire, convaincre, avoir la confiance des clients, voyager découvrir les villes les régions, les gens. La balance à longtemps était positive.

Puis Il y eu l'orgueil, le besoin d'admiration, de respect, gagner plus, toujours plus. Cette quête est un mensonge, soufflé par l'ambition.

Si je fais un bilan sur 15 ans : 67% en dehors de chez moi soit 3675 sur 5475 jours, 1 050 000 km soit 20% de ma vie derrière un volant. Le résultat est mitigé, une belle croissance, des innovations, une expérience acquise, de la création d'emplois mais un échec par ambition et bêtise. Un quotidien sinistré, un homme abîmé, perdu dans ses contradictions.

Je me suis vendu une vie grâce à mon talent pour le commerce. J'ai tout acheté. J'aurais dû me conseiller l'assistance et une garantie de bonne fin.

Partie 7 : Les voyages de solitude, se mentir

Un matin dans une de ces chambres impersonnelles. J'entendis frapper à la porte une seule fois. J'ouvris il n'y avait personne. Je m'allongeai sur mon lit, elle était rentrée doucement, tranquillement, allongée à mes côtés.

La solitude s'installait en moi. Elle est possessive, jalouse et perverse.

Elle vous empêche d'être disponible au sein de votre maison. Au début en rentrant d'une semaine de déplacement, il faut une heure pour apprécier votre retour. Cette heure devient une demie journée, puis 1 journée, puis vous ne rentrez pas vraiment. Quand vous franchisez votre porte, vous pensez déjà au départ du lundi matin.

Un jour vous vous organisez pour la rejoindre et non par obligation. Elle est heureuse, vous lui appartenez. Elle vous a enchaîné, vous essayez de lui échapper mais la chaîne est solide, dure à briser.

Vous croyez à votre liberté, vous avancez vers nulle part. Les mensonges s'installent pour supporter sa présence et elle vous brise, vous change.

Les gens s'éloignent de vous, le gris éteint votre lumière. Personne ne peut plus vous voir.

Une fois que la solitude a pris ses quartiers, elle invite son amant, le mensonge.

Comme pour vous préserver du jeu douloureux de votre maîtresse. Il est le voile sur son emprise. Il aime accuser les autres. Quel couple efficace !! la première brise les relations et l'autre éloigne les proches.

Il existe un ami fidèle à qui je dois faire une place. Il peut tout par sa force, sa position. Alors tranquillement, je me suis approché du vaisselier, saisi les couverts, une assiette et un verre. Poussa le mensonge, pour installer mon fier compagnon. Enfin je pouvais décider, mon libre arbitre était là. Décider ne plus subir, choisir pour ne plus fuir.

Partie 8 : On est plus tout seul

Chacun a son univers mais au-delà de soi, nous partageons une vision commune.

Rien n'est plus vrai, qu'à la naissance de ses enfants. Curieux instant que de voir naître son fils ou sa fille. J'étais plein de contradiction, heureux et effrayé, calme et paniqué.

L'accouchement est identique, l'instant est tellement doux, romantique et profond mais le tableau est horriblement impudique violent et sanguinaire.

J'imagine que c'est une femme qui a décidé que nous serions présents, « déjà qu'ils ne souffrent pas » et je vois sa copine surenchérir « et j'ai une idée, s'ils coupaient le cordon »

Moi quand le médecin m'a tendu le ciseau, mon visage a fait un léger sourire inquiet, j'ai dû murmurer un petit et ridicule oui, mais mon esprit HURLA NNNNOOONNNNNNNNNNN ! tu es malade ou médecin, déjà qu'il avait mis ses mains où je n'avais osé regarder.

Et pour finir, fier comme un chasseur d'ours il me tend le placenta et essaye de m'expliquer son utilité, « vous savez c'est très nourrissant » à un instant j'ai cru qu'il voulait que je le mange.

Moi j'étais là pour la naissance de mon enfant, pas pour un CAP boucherie, module 1 comment disséquer et manger votre femme. Mon enfant est sorti je le porte dans mes mains. Encore contradictoire, être si heureux de porter un bébé violet. Le nettoyer et voir après est la première chose que j'ai pensé. Juste après examens visuel comme si je venais de terminer ma 4ème année d'internat.

Le soulagement, la vague de bonheur est venue seulement à l'extérieur de cette boucherie.

Dans la chambre une fois l'enfant au côté de sa mère, qui était beaucoup moins ma femme après la joie spectaculaire et chevaline. Enfin toutes les barrières se lèvent. Nous voyons plus loin que nous même. Nous avons assisté à sa naissance, mais je crois que nous renaissions aussi. Tout notre enfance renaît avec lui, les souvenirs des gens disparus.

Puis la responsabilité pousse la porte et quand elle nous regarde l'enfant, la peur s'installe au fond de soi. La boîte aux secrets s'entrouvre, nous ne pouvons retrouver son couvercle. Il faudra affronter les souvenirs qui veilleront nos nuits.

Voir naître son enfant c'est renaître avec ses souvenirs persistants malgré le temps passé.

Partie 9 : L'ouverture de la boîte et la fin d'une vie

Je me regarde dans le miroir de l'entrée. L'enfant du banc tant recherché me regarde.

Il ne reste qu'à fermer les yeux et ouvrir la boîte. Quand mes paupières se sont fermées. Une sensation de chute sans fin, je tombais au fond du pays passé.

Me chers disparus ont leurs places et me racontent mon histoire.

L'abandon de relations importantes par simplicité personnelle, confort ou la peur d'affronter ses erreurs. Se promettre de venir en aide aux gens importants, pour eux et ce qu'ils représentent et pas pour être aimé.

La mort de mon père et les mensonges de ma mère sont au premier rang, pas encore cachés, ils n'ont pas eu le temps. Cette douleur est profonde et encore vivante.

Plus bas, je trouve les fautes cachées dans l'entreprise que j'avais créé. Elles étaient bien cachées derrière la stupidité du groupe coté qui s'était porté acquéreur de la pme Perpignanaise. Mais ces erreurs sont bien réelles. Je suis plus imaginaire et développeur que gestionnaire d'entreprise. Cette page est tournée, les séquelles resteront acceptables.

Mes absences du cœur de ma famille. Ma femme, mes enfants souffrent de mon isolement. Je me dois de changer ma posture, ou de leurs laisser une chance de recevoir ce qu'ils méritent.

Les dépenses pour mener la guerre à ma solitude, mon attachement aux excès pour oublier sa présence ou pour rechercher l'ivresse ?

Les humiliations de l'enfance, la méchanceté de mes contemporains.

Et enfin l'histoire enfantine du banc, l'enfant a fui après son rappelle mais l'homme ne doit plus fuir, il doit regarder le miroir, reconnaître et voir sa vérité.

Le chemin ne passe que par le pardon aux autres et à soi-même, pas pour vivre entouré de tous ces gens mais pour briser les chaînes des douleurs.

La boîte n'est plus fermée mais elle reste bien remplie. Je débiterai une autre vie quand elle sera assez vide pour disparaître pour enfin me permettre de voir plus haut. Il est certain qu'une autre la remplacera, ma seule ambition est de ne plus trop la remplir, pour me laisser voler de temps en temps.

Partie 10 : Des pages à réinventer

Ces pages devront attendre le prochain jour pour exister...

Epilogue : Hommage à mon ange

Lors de mes batailles, la pression des affaires, le poids de mes erreurs, le déshonneur de mon existence ont faillis me pousser à disparaître et même si certains qualifiaient mon hygiène de vie comme un lent suicide. J'ai toujours eu une voix douce familière pour me rappeler la beauté de la vie et de ma famille.

Ma grand-mère de Maule, est encore aujourd'hui la plus belle âme que j'ai croisée sur mon chemin. Elle a vécu misérablement mais sa foi était tellement sincère que sa croyance protégeait son âme et son corps, sa maison avait été mise à disposition par l'église.

Elle transmettait sa parole non pas par des prêches mais juste par son regard, un geste.

Son nom de grand-mère de Maule n'avait été donné par la famille, mais par tous les habitants de cette petite ville de banlieue parisienne. Quand j'étais petit je ne m'aimais pas aller en ville, car dès qu'elle sortait tout le monde venait lui parler, lui serrer la main, l'embrasser. Les jeunes descendaient de trottoir pour lui ouvrir le chemin et cette toute petite bonne femme leur offrait un de ses regards caressant l'âme. Elle ne m'appartenait plus, mais dès rentré chez elle, elle redevenait à moi.

Elle a toujours pardonné, essayer d'unir sa famille et jusqu'à la dernière heure.

A la fin de sa vie j'ai décidé de l'accompagner. Je savais qu'il me restait peu de temps avec mon ange.

Malgré son épuisement corporel, elle essaya encore de rapprocher sa fille de sa famille. Elle attenda 3 jours entiers pour voir sa fille auprès d'elle. Quand j'ai appelé ma grand-mère sa fille pour lui demander de venir au plus vite, elle me répondit « ça sert à rien elle n'entend et ne voit plus rien » Comment sa propre fille ne savait que toute sa vie, elle ne parla et regarda uniquement par son cœur et son Dieu le laissa battre encore un peu malgré tous les diagnostics des médecins. Quand elle arriva enfin ? elle alla directement dans la chambre, sorti un mètre et mesura cette vieille armoire bretonne, pour vérifier si elle rentrait chez elle.

Par chance, mon amour ne pouvait voir cette scène honteuse mais résumant bien la personnalité de sa fille. Je me suis toujours posé la question, comment un ange pouvait donner la vie, à un être sans âme ?

Discutant avec son prêtre, il m'a dit qu'il fallait que je la laisse partir. Alors après un long moment de préparation j'écrivis mes adieux comme ma prière pour elle car elle avait réussi à me donner l'amour et le message de sa religion mais avait échoué pour me faire croire en l'institution. Nous échangeâmes souvent sur cela et elle avait fini par abandonner en me disant « je t'aime et ton amour est beau alors si tu ne veux pas de mon église ».

Je me suis approché d'elle, saisi sa main et je lui dis qu'elle pouvait partir avec mon regard, essayant de découper une partie de mon âme afin de rester un peu plus avec elle.

A la fin de mes adieux, elle me regarda comme avant, j'étais de nouveau son enfant, puis son dernier souffle quitta son corps avec le soulagement du départ bien préparé.

Ce corps tellement aimé, ne représentait plus rien pour moi, je ressentis tout l'amour qu'elle avait en elle s'envoler. Et alors que j'essayais de lui donner un peu de moi, c'est elle qui est venue s'installer en moi.

Durant les mois qui suivirent je repris son œuvre de ciment familiale, essayant de faire parler les gens entre eux, curieuse situation car je n'étais âgé que de 20 ans. Je peux dire que cela a été un échec total et spectaculaire.

J'aime cette femme et je lui dédicace ces mots, car je n'aurai pas su être, sans la lumière de son aura, le beau Sébastien pour lutter contre mon côté sombre. Je m'éloigne trop souvent de la chaleur de sa flamme, mais avant qu'il soit trop tard, elle me rattrape. Elle reste mes petites roues de ce premier vélo rouge dévalant la vie comme je descendais la pente de son jardin...